

## Cappadoce

Au départ de Marseille, un avion plein, en escale depuis Lyon. Trois heures de vol au dessus des nuages. Vue sur la péninsule italienne, l'Adriatique, des nuages, des îles grecques magnifiquement découpées et enfin de l'Anatolie, sans grand chose de remarquable excepté des lacs bleus azur ou blancs de sel au nord d'Antalya. Sortie rapide et aiguillage vers l'un des trois cars de 40 places affrétés par les organisateurs. C'est là que je prends conscience de ce qu'est le tourisme de masse, comparé aux voyages organisés. Je n'en ai fait qu'un seul, en dehors des trekkings, qui s'était bien passé. Nous étions une trentaine, dans un car où il restait des places vides. Mais là, nous sommes 120 qui allons au même endroit ! Sans compter ceux des autres agences.

Pour commencer, un hôtel qui est à près de 100 km de la ville sur la route d'Alanya. Un énorme complexe hôtelier, de plus de 400 chambres, le Water Planet, dont le vaste hall de marbre blanc surplombe de trois étages une énorme piscine en forme de fleur, qui elle-même domine la mer. Cinq étoiles de mauvais goût avec, comme nous le découvrirons demain, un accès difficile à la mer – un ascenseur en bout de piscine aboutit à une terrasse de faux sable qui se termine par une échelle suspendue, façon coupée de bateau. A chaque niveau, des transats en plastique, un bar et de la musique qui n'a rien de turque. Le vaste parc, tout en collines dans les pins, est bourré de jeux aquatiques, toboggans multiformes qui aboutissent à des bassins, de pédiluves pour enfants peuplés d'animaux fantastiques, et de fausses cascades. Il y a même une plateforme de plongeon hissée par une grue. A côté, le terrain de beach-volley fait vieux-jeu. Mais aucun moyen d'atteindre un sentier du littoral, d'ailleurs il n'y en a pas ! L'enceinte grillagée donne pratiquement sur le même type de complexe, encore plus laid et voyant, avec un toit blanc et bleu qui imite les crêtes de vagues.

Le dîner-buffet ouvre à 19 h et s'avère une bonne surprise. Il y a suffisamment de desserts pour éviter la bousculade, beaucoup de choix et tout (ce que j'ai goûté) était bon, à commencer par un pageot grillé qui n'était pas d'élevage. Je suis surpris par la quantité de clients russes, généralement des nouveaux riches vulgaires et arrogants accompagnés de petits tsars ou de princesses obèses. D'ailleurs tout est écrit en turc, en russe, en allemand et en anglais et bon nombre de serveurs sont russes. A commencer par le serveur des boissons, qui ne sont pas comprises, pas même l'eau ou le café. Il regarde de haut tous ceux qui ne commandent pas du vin, pourtant hors de prix.

### **Mardi 15/10**

Nous commençons notre voyage par la journée libre prévue à Antalya le dernier jour. L'excursion proposée devient obligatoire et nous embarquons, toujours à trois cars pleins, pour Aspendos, cité grecque, puis romaine, proche du bord de mer. Elle est située sur la route d'Antalya, si bien que nous revenons sur nos pas le long de la « Riviera turque ». Dans le car, je vois défiler les monstrueux hôtels situés le long de la plage, mais de l'autre côté de la route. Des immeubles de près de dix étages, avec de multiples bâtiments qui ont l'air neuf, des piscines et des restaurants sous des palmiers artificiels, et même des passages souterrains pour traverser la route et atteindre la plage où il n'y a pas grand monde. En dix ans les turcs ont détruit un front de mer qui devait avoir son charme, guinguette sur la plage, villages traditionnels et tourisme à l'échelle humaine.

Nous nous arrêtons dans une de ces villes neuves – il faut bien loger tous le personnel – pour visiter la mosquée, dont notre guide nous dit « qu'elle est comme la mosquée bleue d'Istanbul ». Sauf quelle est trois fois plus petite et qu'elle date de 2004, qu'il n'y a que de simples peintures décoratives sur les voutes et que les quatre minarets en béton plaqués pierre ressemblent à des bougies faites en série. Aucun intérêt !

Mais nous avons perdu 1 h et quand nous arrivons à Aspendos, il fait déjà chaud. Le seul monument bien conservé – ou restauré – est le théâtre antique. Le demi-cercle de gradins en marbre date des

grecs, mais le mur du fond qui domine la scène, à la façon de celui d'Orange, date des romains. Toutes les statues ont disparu, restent les niches dont les bases dominent la scène. Elles sont sculptées de bas reliefs à figure humaine.

Le reste de cette vaste ville posée sur une colline est à l'abandon. De petits panneaux indiquent le stadium, l'agora, la basilique ou l'aqueduc. Il n'en reste que quelques tas de pierres rongées par les siècles, polie par les passages, exceptée la basilique qui présente encore quelques pans de mur debout.

Vite, vite, il faut filer car le bus repart pour nous amener au restaurant après un arrêt au pied de l'aqueduc, au milieu des champs de coton et de grenadiers. Les gens du village attendent les touristes pour leur vendre un jus de grenade pressé sous nos yeux. Sur le parking, c'est 1 € le verre, mais moitié prix à 50 m vers le village. Après le déjeuner, arrêt à un pont romain restauré en pierres blanches qui contrastent fortement avec les anciennes. Il était sur la route d'Antioche à Antalya et a dû voir passer des milliers de légionnaires.

### **Mercredi 16/10**

Il faut se lever tôt car nous faisons route vers la Cappadoce. Plus de 500 km en passant par Konya, et donc il faut être prêt à 6 h 45 ; c'est loin d'être dans mes habitudes ! Une fois franchie la chaîne du Taurus on atteint le plateau anatolien. Le massif karstique et forestier, parsemé de falaises est très beau et, grâce à l'altitude, la température a considérablement baissé. Passé le col à 1800 m, le car descend sur un plateau vallonné couvert de chaumes couleur paille. Très peu d'arbres, voire aucun jusqu'à Konya. On entre dans la ville par des quartiers neufs dans lesquels résistent quelques masures délabrées.

Nous allons droit au Musée Mevlana, du nom d'un saint homme du XIII<sup>ème</sup> siècle, poète mystique, auteur de nombreux écrits et fondateur du soufisme et d'une confrérie de derviches tourneurs. Son tombeau est dans une sorte de mausolée avec beaucoup d'autres défunts. Chaque catafalque, à commencer par le sien, est surmonté de la coiffure de l'ordre composée d'une coiffe de feutre de forme tubulaire et d'une écharpe de soie verte enroulée à sa base. Dans un coin, une vaste piste de danse, dédiée à ce rituel qui fut interdit par Ata Turc en 1925, toléré par la suite et qui est devenu l'emblème du tourisme turc. A l'extérieur, les cellules de derviches sont aménagées en musée, mais il y a tant de monde, car c'est jour de fête de l'Aïd, qu'on a du mal à se glisser dans ces petites pièces.

Dans l'autocar, notre guide Moustapha nous explique que notre voyage est subventionné ! Que nous payons beaucoup moins que les individuels, en particulier dans les hôtels et pour les repas. Je suis un peu interloqué, pensant que le prix, certes bas, était dû aux réservations multiples ; quand on loue 20 chambres, si ce n'est pas 60, longtemps à l'avance, c'est normal qu'on ne paye pas le même prix que quand on débarque à l'improviste. Et à qui doit-on cette aubaine ? Aux fabricants de cuir, tapis, bijoux que l'on va visiter et qui nous attirent ainsi dans leurs magasins. Ce sont eux qui possèdent l'agence de voyage, donc tout est sous leur contrôle.

Je ne sais pas si l'un des organisateurs de vols en montgolfière fait partie des sponsors, mais notre guide lui fait une si bonne publicité que plus de la moitié des gens s'inscrivent. Alors qu'il faut payer 150 € pour une heure de vol dans un panier qui contient jusqu'à 22 personnes !

Nouvel arrêt dans l'après-midi, au village de Saratly, pour visiter une ville souterraine. Elles sont plusieurs dans la région, creusées au VII<sup>ème</sup> siècle par les chrétiens pour se protéger des invasions arabes, si ce n'est beaucoup plus tôt par les Hittites. Les gens se cachaient sous terre, derrière des portes de pierre circulaires, dans un labyrinthe de pièces taillées dans une roche tendre qui a durci avec le temps. Ils y avaient stocké de la nourriture et creusé des puits pour résister jusqu'à six mois. Ce parcours souterrain donne un avant goût de l'habitat troglodyte qui nous attend. A la sortie du labyrinthe, toutes les femmes du village nous guettent pour nous vendre des poupées aux vêtements bariolés. Difficile de ne pas se laisser tenter par ce marché très coloré et une poupée à 2 €, tout en me demandant à qui vais-je l'offrir.

Vers 18 h, à la nuit tombante, nous voici à Nevşehir, au cœur de la Cappadoce, à moins de 10 km des sites. Mais nous ne nous arrêtons même pas, car nous sommes logés 60 km plus loin, à Kayseri. Une grosse heure de route inutile que nous allons faire six fois, puisque nous y passons trois nuits ! Comme en plus l'hôtel est en bordure d'une avenue à 4 voies en face d'une mosquée qui appelle à la prière dès 5 h 30 le matin, et qu'on y boit ni vin ni bière, la journée finit plutôt mal.

## **Jeudi 17/10**

Punition immédiate : pour arriver avant la foule au « Musée en plein air » de Göreme il faut partir une heure plus tôt, soit à 7 h 30. Vive les vacances ! Le temps est incertain et nettement plus froid ; 6° ce matin. Mais il tourne ensoleillé et se réchauffe petit à petit. Il y a encore peu de monde quand nous entrons dans ce monde enchanteur des blocs de grès en forme de grossiers pains de sucre, torturés et imposants, taillés de toutes parts, creusés de cavités et rongés par l'érosion. Dans ce « Musée », une communauté chrétienne, entre le VI-ème et le XIII-ème siècles, a établi son domicile et ses églises à l'intérieur des rochers. Les plus simples sont décorées de dessins ocres ou bruns, mais trois d'entre elles sont richement couvertes de fresques magnifiques. Le moindre recoin est illustré du Panthéon chrétien, de scènes bibliques et de processions de saints oubliés. Le Christ Pancreator veille au fond des coupoles creusées au plafond, comme chez les orthodoxes. Le baptême du Christ est présent dans chacune et la vierge Marie quasi absente. Des escaliers, taillés eux aussi dans la roche, mènent partout, vers de simples cellules comme dans les réfectoires où l'espace pour les jambes a été évidé, laissant en relief la table et les bancs. Partout des tombes creusées ; certaines contiennent encore leur squelette sous une vitre. D'autres toutes petites révèlent des quantités d'enfants, preuve que les gens du village s'y faisaient enterrer.

Thé au village de Cavushin, suivi d'une balade dans la falaise qui domine les maisons. Long mur très effilé, percé de larges ouvertures sur le ciel bleu. Une maison (église ?) taillée dans les hauts est accessible par une vire que je ne peux atteindre. Après le déjeuner dans un complexe commercial du village d'Avanos, nous partons faire une balade en aller retour dans la vallée de Bagildere ; une petite marche digestive dans un paysage extraordinaire et le plus beau moment du voyage. Le chemin, qui s'enfonce entre les collines de grès blanc, avec des peupliers qui jaunissent et des abricotiers rougeoyants, aboutit à une forêt de cheminées de fées. Le phénomène est dû à l'érection d'un volcan dans une zone de sédimentation. Les laves basaltiques ont déposé une couche protectrice et l'érosion du plateau continue de découper des cheminées d'une vingtaine de mètres, couvertes d'un chapeau qui les fait ressembler qui à des champignons géants, qui à des asperges à tête noire.

Seconde balade au lieu dit de la Vallée des Moines. En fait de moines, ce sont encore des cheminées de fée, plus trapues, à une ou plusieurs têtes. Cette appellation fait penser aux « pénitents » de la vallée de la Durance. Un chemin pavé guide les visiteurs qui sont nombreux. De ce fait, quantité d'échoppes de camelote pour touristes bordent la route. Les cars stationnent sur 2 parkings et l'endroit n'a rien de sauvage. Toute la Cappadoce, dont les habitants ont bien compris que leurs merveilles naturelles attiraient une large clientèle, est un vaste marché de curios standardisé, verroterie, bijoux de pacotille, foulards, casquette et objets en pierre dure venus d'ailleurs. Au moindre point d'intérêt il y en a des bazars entiers.

Pour finir, nous sommes conviés à un spectacle de derviches tourneurs. Nous sommes 4 ou 5 cars réunis sur des bancs en gradin autour d'une piste de danse sur laquelle sont venus prendre place 4 musiciens, 6 danseurs plus le maître de danse. Notre guide nous a prévenus que c'est une véritable cérémonie *Semâ*, chère à Mevlana, pratiquée par une communauté soufi. Un dépliant en français remis à l'entrée explique les motifs religieux des sept phases toutes dédiées à l'Unicité de Dieu. Tout du long, les 6 danseurs dans leur costume blanc tournent sur eux mêmes pratiquement sans se déplacer, alors que le maître tout vêtu de noir se glisse lentement entre eux. Le tout est assez bref, 35 mn et tout le monde est sorti satisfait. Mais en remontant dans nos cars, nous en avons vu arriver d'autres, ce qui me fait douter de la sincérité religieuse de la cérémonie.

**Vendredi 18/10**

Temps gris très incertain quand nous partons rendre hommage à notre premier sponsor, le fabricant de tapis. Après 1 h de car, nous arrivons au magasin. En fait, c'est un gros bâtiment sans vitrine, sur plusieurs étages où nous entrons par l'atelier ; quatre femmes tissent sur quatre métiers, deux à laine et deux à soie. Un vendeur, parlant parfaitement français, nous explique toutes les subtilités du double nœud avant de nous montrer comment on obtient le fil à soie à partir des cocons. Passons aux choses sérieuses ; nous voilà assis le long des murs d'un vaste salon pour une présentation des types de tapis, pure laine, laine sur coton, pure soie, des formes, des styles, mais toujours pas des prix. Deux aides déroulent les pièces commentées, si bien que l'on finira par marcher sur une épaisseur impressionnante de plus de 50 tapis. Avant d'aborder la question centrale, on nous offre une boisson et le bonimenteur nous explique tout sur les garanties, la livraison à domicile, le paiement, etc. Puis, au fil des demandes, tombent les prix dictés par un patron en retrait ; de 3000 à 7000 euros. L'enthousiasme suscité par le brio du commerçant retombe rapidement, mais pas complètement car il a l'art d'enchaîner sur quelques pièces de collection pendant que certains désignent un tapis et partent négocier dans des salles adjacentes. Les autres déambulent dans le bâtiment et je suis frappé par le nombre de salons de même taille que celui où nous étions installés, avec le même nombre de tapis à dérouler. La sortie se fait par le magasin des colifichets et nous attendons le dernier acheteur avant de monter dans le car. Au sourire de Mustapha, qui nous a collectivement remerciés, nous comprenons que notre sponsor est content, et lui sûr de garder son boulot encore quelques mois.

Le temps, un temps ensoleillé, a fini par virer aux pluies intermittentes et toute la journée nous visiterons les sites au cours des accalmies. D'abord à Ürgüp, une zone de cheminées et de blocs étranges, couleur rouge, comme celui qui ressemble à un chameau. Puis, après le déjeuner, le village d'Ortahisar qui garde au pied des maisons anciennes quelques objets traditionnels (charrette peinte, roues pleines en bois). La rue principale qui descend au pont permet de découvrir la falaise d'en face percée de fenêtres et de pigeonniers. Quelques maisons bien restaurées présentent des ornements sculptés et des gargouilles aux formes animales. Pas de temps pour visiter le petit musée attendant à l'ancien hôtel de ville devenu restaurant.

Enfin à Ushisar, ce gros village reconnaissable de loin à la forme de son rocher. Les maisons tapissent le pied, montent sur ses pentes et se transforment progressivement en habitat troglodyte. Le car nous dépose à l'envers du rocher, tout en haut du village et le regard plonge dans un vallon chaotique où il n'y a plus que des cheminées de fées et des blocs très travaillés par l'homme et l'érosion. J'aurais bien parcouru ce dédale de ruelles et d'escaliers dans le rocher, mais le bus n'attend pas.

Pour finir l'après midi, nous nous rendons à un spectacle folklorique. Cinq cars s'entassent sur des tables où sont disposées force bouteilles ; du raki, de la vodka (de marque bazooka !) du vin rouge et blanc. Nous encerclons une scène où ne tarde pas à arriver cinq jeunes danseurs en tenue noire avec de belles bottes mais des culottes courtes ! Ils portent une large ceinture brodée qui retient un poignard. La musique traditionnelle vient d'un haut parleur tonitruant. Tous les sons saturés font vibrer l'appareil ; s'est inaudible. Puis viennent cinq jeunes filles qui sautillent sans grande chorégraphie dans le même capharnaüm. Tous ensemble n'y change rien, même en se bouchant les oreilles. Apparaissent alors trois musiciens, oud, clarinette et darbouka, mais l'oud est amplifié à l'excès et l'on n'entend pas la clarinette qui pourtant joue la ligne de chant ! Une jeune fille, vêtue d'un costume de derviche tourneur noir, virevolte à leur manière. La jupe vole puis s'illumine en guirlande lumineuse. Pire, elle se dédouble et la jupe supérieure vient emballer la danseuse sur un air célèbre des Gypsy King ! Pour achever ce désastre culturel, arrive une danseuse du ventre qui nous sert son numéro suggestif, avec un soutif très pigeonnant. Après avoir fait sautiller ses seins dans tous les sens, elle fait venir sur scène quelques spectateurs qu'elle met au défi de l'imiter. Il n'y a plus rien de turc ni de folklorique dans ce show vulgaire et même pas érotique.

D'ailleurs la déculturation de la Turquie est générale. Pas un seul son de saz, l'instrument turc par excellence, de tout le voyage. Des musiques occidentales uniformisées comme les hôtels et leur diner-buffet qui ont souvent des airs de cafétéria. Partout des vêtements à l'occidental ; elle est bien loin la

Turquie de *Yöl* (film de Yilmaz Güney, 1982), de *Un temps pour l'ivresse des chevaux* (Bahman Ghobadi, 2000) et de *La tour de guet* (Pelin Esmer, 2013). Elle a essayé de rentrer dans l'Europe, mais elle en a obtenu tout ce qui l'intéressait, la libre exportation de ses produits. D'après Moustapha, elle ne veut plus y adhérer, puisqu'il lui faudrait modifier ses comportements en matière de droits sociaux et de Droits de l'Homme. Le XX-ème siècle a éliminé les ethnies ; le XXI-ème nivellera les cultures, le XXII-ème uniformisera les langues et c'en sera fini des civilisations.

### **Samedi 19/10**

Journée de retour sur Antalya, sans rien à signaler d'autre qu'un arrêt dans un caravansérail. Il y en a beaucoup le long de cette ancienne route de la soie. Celui-ci a été magnifiquement restauré et montre à l'extérieur un bel appareillage de pierres et à l'intérieur des arches en demi cintre soutenant des vouutes tout en pierres. Las, l'espace est occupé non plus par des caravanes de chameaux mais par des stands de bazar qui vendent des cochonneries pour touristes. Dans ce cadre magnifique, c'est très décevant.

### **Dimanche 20/10**

Dernier jour presque entièrement dédié au shopping, chez les fameux sponsors. Impossible de se défilé, nous sommes encore en rase campagne. Départ à 7 h 30 pour arriver à 8 h à la bijouterie. Là, pas grand chose à expliquer, si ce n'est la différence entre l'or 18 carats et 14 carats. Puis on nous ouvre les portes du gigantesque magasin. J'ai fait semblant de m'intéresser, mais les formes sont plutôt fantaisistes et les prix exorbitants, et je suis rapidement sorti. J'ai dû attendre longtemps les derniers.

Petite promenade dans le centre historique d'Antalya en compagnie de Mustapha. Passage par le port qui n'abrite que de gros caïques de balade en mer. Le déjeuner se déroule sur une terrasse avec une très belle vue sur la rade et nous avons une heure de temps libre à errer dans les ruelles devenues des successions d'échoppes de souvenirs.

Reste à voir les cuirs. Tout commence par un défilé de mode avec des mannequins hommes et femmes avant de passer dans la boutique. Une armada de vendeurs nous saute dessus, allant jusqu'à nous proposer des vêtements que l'on n'a ni touchés ni même vus. Les prix affichés sont astronomiques et je ne trouve même pas une simple veste en peau doublée de couleur sombre. Le marchandage est de mise, mais dans des proportions aberrantes. L'un des voyageurs s'est arrêté sur le tiers du prix étiqueté, qu'ils ont fini par accepter en allant le chercher dans l'autocar ! Ces pratiques commerciales sont dégoûtantes : demander trois fois le prix qu'on est prêt à accepter, c'est prendre les clients pour des pigeons que l'on cherche à plumer !

Après trois heures d'attente nous partons pour l'hôtel situé à proximité de l'aéroport. D'Antalya nous n'avons pas vu grand chose, surtout pas un musée qui doit pourtant bien exister. Mais tout ce shopping se passe loin du centre et il est impossible d'y échapper. Finalement le coût du sponsoring est fort. Trois demi-journées ou presque, sur une semaine dont 3 jours sont pris par les transports, c'est beaucoup. Un troisième jour en Cappadoce eut été préférable.